

JEAN MACÉ, UN PACIFISTE ET UN PATRIOTE

« Il n'y a pas de paix, même injuste, qui ne soit préférable à la plus juste des guerres »

Erasme

« Si la guerre est une chose horrible, le patriotisme ne serait-il pas l'idée mère qui l'entretient ?

Guy de Maupassant

« Les dimanches d'un bourgeois de Paris »

« Il faut arriver à l'armée préparés, et préparés par l'école, le lycée et l'université. Il faut une symbiose avec l'Education Nationale ».

Charles Hernu

(Le Monde - 11 juillet 1981)

En février 1848, les rares Parisiens qui achètent *« les Vertus du Républicain »* sur les barricades se voient proposer une République idéale où patriotisme et pacifisme sont mêlés, c'est le temps de l'utopie : *« Soyons patriotes, en respectant les droits de nos frères pour servir la cause de la liberté; en nous méprisant le moins possible, pour servir la cause de l'égalité, en serrant une main qui fut celle d'un ennemi, pour servir la cause de la fraternité. [...] Le canon pouvait bien être la dernière raison des rois; la vertu est la dernière raison des peuples. [...] Le vent qui passera sur la France se chargera d'emporter par delà les fleuves et les montagnes les germes fécondants, destinés à faire éclore les républiques. Nous ferons la conquête du monde, sans quitter nos femmes, ni nos enfants; et si l'étranger reparaît dans nos murs, ce sera le myrte et l'olivier à la main, pour fêter en famille le salut de l'humanité ».*

La paix, Macé la souhaite ardemment. En 1867, il croit encore à un rapprochement possible entre la France et l'Allemagne : il signe à Kehl, le 19 mai, la déclaration suivante : « *Les soussignés, habitants des deux rives du Rhin, déclarent répudier énergiquement toute idée d'empiétement d'un peuple sur l'autre, et toute prédication de haine et de guerre entre eux, de quelque côté qu'elle vienne.*

Ils pensent qu'il y a assez de progrès à faire au sein même de chaque pays, assez de citoyens nouveaux à conquérir sans sortir de chez soi, assez de courage et de patriotisme à dépenser sur place au profit du bien public, pour qu'on puisse mettre l'honneur national et les luttes de supériorité de race ailleurs que sur les champs de bataille.

Ils invitent tous ceux de leurs concitoyens qui partagent leurs sentiments à se joindre à eux pour former, dans les deux pays, le grand parti de la paix, de la seule paix qui puisse être honorable et durable, de celle qui aura pour base le respect mutuel et l'aide fraternelle que des nations civilisées se doivent entre elles ».

La déclaration est rédigée en français et en allemand. 24 français et 24 allemands l'ont signée.

Deux ans plus tard, paraît « *L'Anniversaire de Waterloo* », pièce inédite empruntée au « *Théâtre du Petit-Château* » : Macé l'a écrite pour calmer les débats de gloire militaire, les propos désobligeants de ses élèves du Pensionnat, dont certaines sont anglaises, d'autres allemandes ou russes.

Un grenadier et un hussard, morts pour la Patrie, se remémorent l'époque où ils étaient encore vivants :

- *Le grenadier* : « *Après cela, on nous a bien fait chanter à nous autres : qu'un sang impur abreuve nos sillons. Je le vois maintenant, ce sang impur, c'était le tien, ami, et celui des braves gens comme toi. Maudits soient ceux qui ont commandé la bataille entre nous !*

- *Le hussard* : « *Maudits soient les artisans de la guerre !* »

1872 : l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne oblige Macé à quitter son cher « **Petit-Château** » de **Bebenheim**, à renoncer au spectacle de « *la ligne majestueuse des Vosges et l'horizon sans limites de la plaine du Rhin*¹ », à abandonner les places au cimetière achetées d'avance, à ne plus jamais revoir le village qui fut pendant tant d'années la capitale administrative de la Ligue.

Le signataire de la déclaration de Kehl abandonne Beblenheim afin de conserver la nationalité française. Pour éviter tout quiproquo, il écrit à Charles Buls : « *Sur le bulletin de la Ligue Belge ... mon adresse ... est donnée à Beblenheim. Soyez assez aimable pour en faire la rectification à la première occasion : il me déplairait fort de donner à croire que je me suis laissé annexer*² ».

Le Pensionnat de jeunes filles s'installe donc à **Monthiers** dans l'Aisne, non sans nostalgie : « *Nos premiers temps d'exil dans la patrie française furent bien durs. L'autre était toujours sous nos yeux, et les aménagements improvisés de la maison*

nouvelle, trop grande pour ce que nous lui avons amené, nous rappelaient douloureusement en toute occasion les petits coins familiers de l'ancienne³ ».

Le Petit-Château de Beblenheim décide d'apporter à Monthiers un arbre de Noël, le pied dans sa motte de terre. Le sapin, appelé « *l'Arbre du 1er octobre* », sera « *le représentant d'un passé envolé* », qui nous parlera « *de la maison perdue⁴* ».

La douleur est immense. La plaie ainsi ouverte ne se refermera jamais.

Les pensionnaires du Château de Monthiers commémorent chaque événement important. Après l'Arbre du 1er octobre, d'autres suivent : « *l'Arbre de la carte de France* », en 1878, pour marquer la grande leçon de géographie de 1000 mètres carrés, « *l'Arbre de la République* » planté et baptisé le jour où la nouvelle du vote de la Constitution est arrivée, et puis « *l'Arbre de Madame Macé* » décédée en 1876. « *Deux places réservées attendent à côté. Puissent les hasards de la vie ne pas nous faire tromper leur attente ! Ce serait trop dur d'être chassé deux fois du chez soi qu'on s'était donné d'avance pour le jour du repos⁵* ».

Ne pas avoir la certitude de revoir un jour l'Alsace, ne pas pouvoir connaître à l'avance le lieu de repos définitif : toutes ces incertitudes, ces grandes peines avivent le patriotisme de Jean Macé. La douleur l'exacerbe.

Engel-Dollfus, le compagnon de route, le « mécène » génial de la « Société des Bibliothèques Communales du Haut-Rhin » disparaît. Macé lui rend ce vibrant hommage : « *Lui, Engel-Dollfus, atteint dans son industrie, le cœur brisé, enchaîné à des intérêts qu'il ne pouvait pas désertier, il a fini par succomber à la peine. Quand on a emmené son corps pour l'enterrer là-bas, dans cette autre patrie de sa vieille république mulhousienne, je me disais : « Faut-il qu'on l'emporte pour le mettre aux mains de l'étranger ! » Une pensée m'a consolé : Eh bien, non ! ils ne l'auront pas. La conquête leur a donné la surface du pays; ils n'en ont pas le cœur ! (vifs applaudissements). A six pieds sous terre, Engel-Dollfuss est en France ! (long mouvement - double salve d'applaudissements)⁶*.

La III^{ème} République tire les leçons de la défaite de Sedan. L'échec de la France est dû au manque de préparation intellectuelle et au manque de préparation militaire de son armée. L'exemple Allemand est probant. Pour assurer sa suprématie, un pays doit préparer militairement et intellectuellement ses jeunes, de l'école à la caserne. Par une loi du 27 janvier 1880, l'enseignement de la gymnastique est rendu obligatoire dans les lycées et les collèges. Cette loi est complétée le 21 avril par une seconde loi organisant des exercices militaires dans le cadre de l'école. C'est également ce que préconise Macé à la même époque : « *La gymnastique et la marche, la meilleure des gymnastiques, doivent [...] tenir une place considérable dans le programme de l'école rationnelle. Si l'instituteur n'a pas à faire tous les jours sa classe à travers pays, il serait bon toutefois qu'il y emmenât souvent ses élèves, et en rangs, comme au régiment. Les rompre à la fatigue, les dresser de bonne heure aux mouvements d'ensemble n'est pas chose de si petite importance. Que de fois n'ai-je pas rencontré en Allemagne, du temps qu'il y avait plaisir à y aller, des bandes d'enfants marchant militairement, sous la conduite de leurs instituteurs ! Ils*

commençaient déjà leur apprentissage de soldat, et c'est un métier indispensable à savoir tant qu'il y aura des invasions⁷ ».

Entre la sortie de l'école et l'entrée au régiment, les jeunes échappent la plupart du temps à la préparation requise. Macé remédie à cet oubli majeur : « Pour combler la lacune qui sépare l'école du régiment, faites appel aux garçons qui sont entre les deux. C'est une heure de plus à demander à l'instructeur; mais elle ne sera pas perdue. Les garçons viendront, soyez-en certains, nous en avons fait l'épreuve ici. En les groupant par communes voisines, que ce soit dans la vôtre ou dans une autre mieux placée, vous donnerez un attrait à des exercices qui n'en ont pas par eux-mêmes, surtout si vous faites accepter la pratique des promenades militaires à travers le pays, avec le drapeau, bien entendu, et tambour ou clairon, selon ce que l'on aura sous la main. Un insigne tenant lieu d'uniforme aurait bien certainement beaucoup de succès. S'il y a des frais à faire, votre Société Républicaine d'Instruction ne trouvera nulle part un meilleur emploi de son argent. N'oubliez pas non plus les chants patriotiques qu'il faudra répéter d'avance pour que l'effet n'en soit pas gâté. Rien n'élève l'âme et n'engendre l'enthousiasme comme le chant en commun, quand il traduit de hautes et vaillantes pensées. L'Allemagne entière a été soulevée, en 1870, par sa Garde au Rhin, que les enfants savaient tous par cœur, aussi bien que les hommes. Il se trouvera bien quelqu'un pour nous faire un jour notre Garde aux Vosges, qui enlèvera le pas de nos pelotons d'apprentis soldats dans leurs marches militaires. [...] Il faudrait, pour bien faire, introduire dans ces fêtes de la jeunesse des concours de tir entre les grands garçons, avec distribution de prix aux meilleurs tireurs, un autre emploi utile des fonds recueillis par nos sociétés d'Instruction. Savoir placer sa balle importe plus, militairement parlant, que porter : armes, et présenter : armes, avec l'ensemble le plus parfait du monde⁸ ».

La vision du paradis perdu continue à attiser la plaie toujours béante du presque septuagénaire Macé, désormais patriote jusqu'au bout des ongles. Lors du Banquet offert par la Ligue au Sénateur Macé, il déclare : « A la Ligue ! mes chers amis, à la Ligue ! C'est elle qui vient d'entrer au Sénat dans ma personne [...] Sous mes yeux a passé comme un éclair la vision de ce panorama des Vosges et de la plaine du Rhin que j'ai eu vingt-deux ans devant moi. Ah ! si je pouvais choisir, comme je laisserais là tous les Sénats du monde pour avoir le droit de retourner faire ma classe à Beblenheim⁹ ! »

Lors d'une conférence sur les Sociétés Républicaines d'Instruction, Macé analyse les événements historiques qui ont conduit à l'amputation territoriale de 1872, et trace les objectifs nouveaux de la Ligue : « En 1848, je ne demandais pas le suffrage universel car je le considérais comme un instrument dangereux, s'il n'allait pas de pair avec l'instruction civique. Aussi ai-je eu froid dans le dos quand il a fait son apparition du soir au matin, et j'avais bien raison. Sans lui, nous n'aurions pas eu l'Empire, et nous aurions encore l'Alsace et la Lorraine. Ce qui est fait est fait. Il ne reste plus qu'à le réparer. [...] Les écoles aident présentement à l'éducation militaire. Mais jusqu'à l'arrivée au régiment, il se passe souvent dix années pendant lesquelles il faut faire appel à l'initiative privée et entretenir cette éducation à l'aide

d'exercices de tirs communaux, de marches, toutes choses qui sont en somme une excellente préparation morale. Ne perdons jamais de vue que nous n'avons pas le temps d'attendre, que nous avons une menace perpétuelle suspendue sur nos têtes et que cette menace peut se réaliser quand Bismarck le voudra. Nous sommes ici sur le chemin de l'invasion. Pour lui faire tête, il faut que nous soyons forts et invincibles. Il faut aussi que nous pensions à ceux qui ont été arrachés à la patrie et qui regardent de notre côté. Il faut que les divisions entre républicains, entre français, s'évanouissent devant cette image toujours présente. Est-ce que, dans le ciel, quand le soleil se lève, les autres astres ne s'éteignent pas ? Quelle place aux querelles intestines peut rester dans l'âme habitée par la patrie ? Allez maintenant. Que chacun emporte cette pensée : « J'ai la République à fonder, la France à rendre inattaquable, l'Alsace à délivrer. C'est sur moi, non sur mon voisin, que je dois compter ». Il n'est de bon soldat que celui qui se dit : « C'est moi qui gagnerai la bataille¹⁰ ».

L'obsession de l'Alsace perdue réapparaît dans les discours, les Bulletins de la Ligue : « L'année dernière, j'ai entendu dire à la tribune du Sénat que nous ne devons pas nous hypnotiser dans la contemplation des Vosges. Eh bien ! j'en connais, et vous en connaissez tous qui s'hypnotisent dans cette contemplation : ce sont ceux qui sont de l'autre côté des Vosges ! Ils ne comprennent rien, ceux-là, à nos divisions antipatriotiques. Si nous sommes sourds à tout le reste, pensons que ceux-là regardent de notre côté. Pensons qu'ils nous demandent de rester unis pour être forts, et confirmons-les par notre attitude dans l'espoir indomptable qu'ils nourrissent de rentrer un jour dans le giron de la patrie¹¹ ».

Le patriotisme de Macé est désormais notoire. Quand Le Roy de Gouberville écrit son « Manuel de tir à l'usage des écoles primaires, des lycées, des établissements d'instruction et des bataillons civiques » en 1885, Macé écrit la préface :

« Que l'on revienne chez nous ! On y aura affaire à une autre France que celle de 1870. Mais l'élan ne suffit pas dans la science, et c'est une véritable science que celle du tir ».

Puis il vante l'ouvrage qui « a été fait religieusement, avec cette idée que la vie du soldat dépend bien souvent d'un petit détail négligé, et sous l'empire d'une pensée qu'on sent toujours présente, à savoir qu'il s'agissait de préparer des défenseurs utiles à la Patrie ».

Des participants au 4^{ème} Congrès de Tours de 1884 proposent de donner comme unique objectif à la Ligue de l'Enseignement, la formation des recrues. Macé s'y oppose. Il refuse également de changer le nom de « Ligue de l'Enseignement » pour l'appeler « Ligue des Patriotes » : « Nous sommes la Ligue de l'Enseignement et nous resterons Ligue de l'Enseignement, parce que, à côté de l'éducation militaire, il y a aussi l'éducation intellectuelle, parce que le fait même de l'existence de nos Sociétés est une éducation civique... »

Le patriotisme de Macé est si ardent, si passionné qu'il se « compromet » avec le Président de la Ligue des Patriotes, le député boulangiste qui tentera d'entraîner l'armée contre l'Elysée en 1899 et sera banni entre 1900 et 1905 : Paul Déroulède.

Lors du banquet qui clôture les travaux du Congrès de 1886, Macé boit à la Ligue des Patriotes, Ligue plus nationaliste, revancharde et cocardière que patriote : « *Permettez-moi, de vous rappeler ce que je disais à Paul Déroulède, un jour que je l'avais rencontré à une réunion de l'Alsace-Lorraine, à Paris, où nous étions la main dans la main. Je lui disais « mon cher ami, nous nous faisons concurrence, mais nous nous faisons concurrence comme deux chevaux attelés à la même voiture,* se font concurrence !* » (sourires) *Monsieur Paul Déroulède a hérité pour sa société du titre que nous n'avons pas voulu prendre. Je bois au second cheval attelé à notre voiture !* (rires et applaudissements) ».

Après le vote des lois Ferry, l'École Laïque naissante doit faire ses preuves : elle doit démontrer qu'elle est la meilleure école, que ses maîtres sont bien formés, son enseignement efficace, sa moralité irréprochable, que sa neutralité n'est pas une vaine promesse, son patriotisme une garantie et une sécurité pour le pays. Là où le second Empire a échoué, la III^{ème} République doit réussir.

C'est donc sans amertume que l'école Laïque prépare la jeunesse française au conflit de la 1^{ère} guerre mondiale. Sans aucun regret elle prendra soin de comparer, la guerre terminée, le nombre des morts de chaque « camp » : Sur 32 699 membres du clergé séculier et régulier mobilisés, 4 618 sont morts, soit 14,1%. Sur 35 817 instituteurs laïques mobilisés, 8 119 ont été tués soit 22,6% d'entre eux. 81,1% des instituteurs mobilisés ont été formés par l'école publique¹².

L'École Laïque a ainsi fait la démonstration de sa suprématie en matière de patriotisme ! A quel prix !

* Macé fait-il allusion au Phèdre de Platon dans lequel l'âme est représentée par un cocher qui conduit un attelage de deux chevaux dont l'un est obéissant et généreux, l'autre indocile et rétif ?

1• « Le pensionnat du Petit-Château de Beblenheim à Monthiers » 31 janvier 1883

2• Lettre du 4 février 1873

3• Voir note 1 de ce chapitre

4• Ibid « L'arbre du 1er octobre » 10 janvier 1873

5• « Le pensionnat du Petit-Château de Beblenheim à Monthiers »

6• 4ème Congrès de la Ligue - 1884

7• « Mémoire sur la réforme des méthodes » Charles Mismar 1880 Préface de Macé

8• « Jean Macé : sa vie, son oeuvre » Edouard Petit page 434

9• Le 27 décembre 1883

10• Conférence de Gagny (Seine et Oise) - 14 janvier 1884

11• Bulletin de la Ligue - 1886 - page 217

12• « L'école Publique Française » - Ed. Rombaldi - tome 1

13• Conférence de Gagny - voir la note 10 de ce chapitre

14• Congrès de Rouen - 28 avril - 1er mai 1886

ALBUM